



© D.R.

Aglaée

FICTION – FRANCE – 2010 – 20'

Réalisation

Rudi Rosenberg

Production

Karé productions

Scénario

Rudi Rosenberg

Image

Régis Blondeau

Montage

Emmanuelle Pencalet

Décors

Emmanuel Nail

Son

Rémi Gille, Frédéric

Le Louet, Julien Perez

Interprétation

Géraldine Martineau,

Marc Faria Chaulet

Dans la cour du collège, Benoît perd un pari contre ses copains. Son gage : proposer à Aglaée, une élève handicapée, de sortir avec lui.

2012 *Prague* « Festival International du Court métrage » : Grand Prix

2011 *Toronto* « Worldwide Short Film Festival » :
Prix Deluxe du meilleur court métrage d'action

Paris « Les lutins du court métrage » : Lutin du Meilleur réalisateur,
de la Meilleure actrice et du Meilleur montage

Lyon « Festival Handica Apicil » : Prix du Jury

Clermont-Ferrand « Festival International du court métrage » :
Mention Spéciale du Jury et Prix ADAMI de la Meilleure comédienne

2010 *Trouville* « Festival Off-Courts » : Prix du Jury et Prix de la Critique

Brest « Festival Européen du Film Court » : Prix Beaumarchais

Namur « Festival Media 10/10 » : Prix du Jury

Quelques pistes pour aller plus loin

par Bartłomiej Woznica

Encore une histoire d'ado, se dit-on en découvrant les premières images d'*Aglaée*. Cour de collège, invectives, bourrades, tchatte juvénile. L'adolescence comme éternel terrain d'apprentissage du (de la) jeune cinéaste en France (*Un poison violent*, *Belle épine*, récemment) ; l'adolescence comme réservoir fantasmatique d'un certain cinéma américain (l'axe *Larry Clark/Gregg Araki/Gus Van Sant*). On pourrait en avoir soupé et pourtant, régulièrement, nos réserves tombent. Question de justesse et de regard. Il n'y a pas de mauvais sujet. Et l'adolescence en est un, de fait, souvent excellent.

Là où le film de *Rudi Rosenberg* se distingue d'emblée, c'est dans sa manière vibrante de capter cet âge-là, d'envisager le récit comme un prisme d'affects se percutant au gré d'une mise en scène claquante, nerveuse comme ces dialogues qui jamais ne paraissent joués ou forcés. Surtout, *Aglaée* ne s'englobe pas dans le pathos. Car si l'héroïne est une handicapée, ce fait ne sert en rien à attendrir le spectateur. *Aglaée* est belle, *Aglaée* est forte. Le pari perdu par *Benoît* dans la toute première séquence l'amène à lui demander, bravache, si elle veut sortir avec lui. Elle n'y croira pas, c'est évident. C'est impossible, inconcevable. Pourtant, quand *Aglaée*, le plus sérieusement du monde, lui fait répondre qu'il n'est pas son genre, la machine du sentiment – soudain exacerbé car heurté, contesté – se met en branle, irrésistible.

Aglaée est un film aussi subtil que la fin de non-recevoir qu'adresse d'abord *Benoît* à la jeune fille est violente. Je te dis que je ne veux pas de toi, mais sans doute est-ce d'abord pour m'en persuader, moi. Cette scène où il la remet à sa place au motif qu'elle est "moche" (!), redoublante et handicapée est d'une force stupéfiante, proprement bouleversante. Comme dans son précédent court, « 13 ans », *Rudi Rosenberg* traite sans ironie aucune les émois cataclysmiques où les désirs non avoués et les a priori plongent les cœurs adolescents. Ce jeu du chat et de la souris culmine dans une scène de fête, tendue et crédible, où s'invitent *Benoît* et ses copains. C'est dans le hors-champ de cette soirée (une chambre, un couloir, un ascenseur), à l'abri des regards des autres et à l'aune d'un secret partagé, que *Benoît* et *Aglaée* échangeront un dernier (un premier ?) regard, promesse d'un autre film – le leur – qui ne nous regarde plus.

Stéphane Kahn (*critique parue dans Bref*, n°96)

Films passerelles

Sylvain Rivière ; Final ; Amsterdam